

LES AVENTURES MALHEUREUSES D'UN DEPUTE.

M. Tourangeau, député de St. Sauveur, partait, mardi soir, pour prendre le siège que ses libres et indépendants constituants lui ont si gracieusement donné. C'était la première fois qu'il partait ainsi pour remplir une si noble et honorable fonction. Or, il arriva que M. Bis Belleau qui représente aussi St. Sauveur dans un autre sens, partait, lui aussi, mais pour Kingston où le gouvernement doit en récompense de ses vertus lui payer pension pendant cinq ans dans une belle et bonne maison connue généralement sous le nom de pénitencier.

M. Tourangeau qui s'était bien promis de ne pas manquer à l'ouverture du Parlement, s'était rendu au bateau qui traverse à Lévis bien avant l'heure. Il était sept heures; le bateau commençait à s'ébranler au milieu des sifflements de la vapeur, lorsque tout à coup des hurrahs frénétiques se font entendre. C'étaient des cris, des grognements et des acclamations à faire trembler la terre et l'eau.

M. Tourangeau sort de la cabine et reconnaît avec émotion une partie de la population de St. Sauveur si énergique dans ses moments d'enthousiasme. Il ne doute pas que c'était une ovation, à l'occasion de son départ pour Ottawa. Aussi, il monta sur la passerelle et de là salua avec effusion de la tête et des mains la foule enthousiaste.

Aussitôt qu'on l'aperçut, un immense éclat de rire retentit autour de lui. Il en demanda la cause et on lui répondit, en se tenant les côtes, que cette ovation n'était pas pour lui, mais pour Bis Belleau. M. Tourangeau s'en alla, on devine comment, dans le fond de cale, où il fit, dit-on, de tristes réflexions sur l'avantage qu'il y a quelquefois de faire un voyage à Kingston au lieu d'aller à Ottawa.

Le député de St. Sauveur n'était pourtant pas au bout de son voyage et de ses vicissitudes. Il est bien vrai qu'un malheur ne vient jamais seul. En même temps que M. Tourangeau, montaient à Ottawa plusieurs députés et ministres qui s'amuserent jusqu'à Richmond de l'aventure que nous venons de raconter. A cet endroit on débarqua, un instant, et comme il était temps de se coucher, les compagnons de voyage de M. Tourangeau se retirèrent dans le char dortoir. Quant à lui, comme il n'avait pas retenu de lit, il retourna dans les mêmes chars.

Lorsque le train fut arrivé à Montréal, le lendemain matin, on fut fort surpris de ne pas voir M. Tourangeau. Les amis inquiets sur son sort prirent des informations; mais personne ne put les satisfaire. On ne savait ce qu'il était devenu. Quelques minutes après un télégramme apprenait que le député de St. Sauveur était rendu à Portland, qu'il s'était trompé de chars à Richmond. Il faut avouer que c'est commencer sa carrière politique sous de malheureux auspices. Il n'en faut pas plus pour empêcher un homme de parvenir. Mais M. Tourangeau est, dit-on, un homme d'esprit qui sait prendre les choses en ce monde par le bon bout. Tant mieux!

Le *Journal de Québec* a un article alarmant pour ceux qui croient que tout ce qui paraît dans ce journal a une application si non immédiate, du moins prochaine. Il raconte comment les Chinois s'y prennent pour rendre les chiens bons à manger.

«Le Chinois qui juge à propos de manger un chien, commence par le faire jeûner un jour, ensuite il le saigne, le dépouille, lui coupe les pattes, les oreilles, lui arrache les yeux, mettant à la place du parcil avec du sel, et dans la gueule également; il jette les intestins et le foie, qu'il se garde bien de manger (parce que, dit-il; le foie donne des boutons ou la jaunisse, surtout pendant les pluies;) il met dans le corps du chien du sel et du gingembre; une heure après, il le coupe par morceaux, le met dans un plat en l'arrosant d'eau très-chaude, dans laquelle on met de l'esprit-de-vin ou du vinaigre et du sel. Une fois la viande bien échaudée, on la place dans une casserole où on aura mis chauffer très-fort de la graisse; faire revenir jusqu'à cuisson, et seulement avant de servir, mettre sel, poivre et muscade, et un petit verre de cognac ou d'esprit de vin:—servir chaud.—De cette façon la viande de chien est très-digestive et d'un bon goût; il faut se garder de mettre la viande à la gelée, comme on le fait souvent l'hiver; la viande gelée perd sa saveur et ses qualités nutritives.

C'est ce qu'on peut appeler du chien farci;

Malgré ce qu'en pense le *Journal de Québec*, il faut que le chien soit bien mauvais, il nous semble, pour qu'on l'épice de la pareille manière. Notre confrère peut avoir ses raisons pour parler si avantageusement du chien chinois, mais nous aimerions à savoir ce qu'il pense du chien canadien. S'il a écrit cet article dans le but de nous préparer à l'avenir, il devrait compléter sa tâche; évidemment il sait à quoi s'en tenir sur le chien du pays et nous ne croyons pas qu'il ait l'intention de garder ce secret pour lui seul. M. Decelles aurait-il l'intention de faire une immense spéculation à la veille de quelque famine en achetant à bon marché tous les chiens du pays?

BALSAMO.

M. Coursol a été élu maire de Montréal par acclamation.

LA MADELEINE.

Nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs pénitents le portrait de La Madeleine. Nous avons cru qu'à cette époque de pénitence et de retour sur soi-même, ce portrait produirait de bonnes impressions.

Nous avons le plaisir de présenter à nos abonnés une jolie romance qui devra avoir sa place dans tous les salons canadiens. La musique et les paroles sont de M. Blain de St. Aubin qui nous promet d'orne*r l'Opinion Publique* de temps à autre de ses charmantes compositions littéraires et musicales.

Nous invitons nos lecteurs à se rendre en foule à la soirée musicale qui doit avoir lieu jeudi prochain, le 23, à la salle St. Patrice, au bénéfice des sourds-muets du Côteau St. Louis. MM. les Docteurs Hingston et Pelletier devront y prendre la parole, et M. Oscar Martel y fera admirer son talent. Ajoutons à cela qu'il s'agit d'une des œuvres les plus admirables de la religion et personne ne voudra manquer d'y aller.

M. PHILIPPE AUBERT DE GASPÉ.

L'abbé Casgrain a publié, dans le *Courrier du Canada*, une magnifique notice biographique sur M. de Gaspé. C'est un fleuron de plus qu'il vient d'ajouter à sa couronne littéraire. Comme nous devons faire paraître bientôt le portrait de M. de Gaspé, nous emprunterons du savant abbé l'une de ses plus jolies pages.

LE ROI DE PRUSSE CATHOLIQUE.

Un journal d'Italie a produit une grande sensation en annonçant que le roi de Prusse était résolu à embrasser le catholicisme et on cite pour faire croire à la possibilité d'un pareil événement l'opinion d'un des plus grands personnages de la Cour de Rome qui aurait dit qu'un pareil événement ne le surprendrait pas. On joint à cela certains faits qui prouvent les sympathies évidentes du roi de Prusse pour le catholicisme.

«Telles sont, en résumé, les idées exposées par mon savant interlocuteur. Je dois y joindre quelques faits.

«Encore qu'on puisse n'éprouver, surtout si l'on est Français, qu'un sentiment de répulsion pour l'ambitieux et implacable souverain allemand, on doit, sous peine de manquer à la justice, lui reconnaître une piété ou, si l'on veut, un piétisme sincère, ainsi qu'un esprit attaché aux principes d'ordre et d'autorité. Comment lui nierait-on d'ailleurs, à quelque point de vue qu'on le juge, le rôle d'un instrument de la Providence?

«En dépit de son fanatisme luthérien, il a su, moitié par politique, moitié par respect, se défendre de persécuter l'Eglise catholique en Prusse; il l'a même favorisée au-delà de ce qu'on osait espérer. Dans ses relations avec le Pape, il a été toujours convenable, animé de sentiments dignes et chrétiens.

«Un prêtre prussien venu à Rome a rapporté qu'ayant recommandé au prince de Prusse les monastères de Westphalie le prince lui a répondu à peu près ceci:

—«Ces monastères et tous ceux d'Allemagne peuvent compter sur notre sympathie et notre respect. Mon père et moi nous ne manquerons jamais à nos devoirs envers les catholiques. Je vous rappellerai, d'ailleurs, que j'ai fondé moi-même neuf couvents catholiques.»

La princesse de Prusse a des tendances catholiques, comme sa mère la reine d'Angleterre, que l'on dit, du reste, rentrée depuis longtemps en secret dans le sein de l'Eglise. Quand la femme du prince Humbert fit un voyage à Berlin, la princesse de Prusse lui parla chaudement et avec admiration de Pie IX et lui recommanda d'user de l'influence qu'elle pouvait avoir à la cour de Victor-Emmanuel pour empêcher les progrès de la révolution. Mais Marguerite s'écria:

—«Nous voulons aller à Rome, et nous irons.»

A quoi la princesse de Prusse répliqua:

—«Je plaindrai alors la maison de Savoie.»

DESCRIPTION DU PAYS DES MORMONS PAR LE CHAPELAIN DU CONGRES DES ETATS-UNIS.

«Nous n'avons pas à montrer aux voyageurs curieux des pyramides, des galeries de tableaux, des ruines antiques des chefs-d'œuvre d'architecture, mais nous pouvons leur offrir néanmoins des objets intéressants sous d'autres rapports. Nous avons un vaste domaine, qui renferme des pâturages plus grands que ceux de l'Angleterre, de l'Irlande, de la France, de l'Allemagne et de l'Italie réunis, et dans lesquels on peut voir errer des troupes de 10,000 buffles. Nous avons les plus hautes montagnes, les plus grands lacs, les rivières les plus longues et les plus larges; nous avons même aussi déjà des champs de bataille et des grands hommes que le reste du monde peut nous envier. Nos régions minières dépassent de vingt fois celles de la Belgique, et des chutes d'eau dix fois plus hautes que celles du Niagara.

«Il y a vingt ans, un voyageur, avant de s'endormir au bord du Mississippi, érigea une planche sur laquelle il dessina deux index en-sens contraire. Sous l'un il écrivit Océan Atlantique, sur l'autre Océan Pacifique. A la place où se trouvait cet écriteau se trouve aujourd'hui la ville d'Omaha et vis-à-vis, celle de Council Bluff, qui dispute à sa voisine l'honneur d'ériger un pont sur le grand fleuve. La Vallée Plate est longue de 600 milles et large de 40 milles.

«Le chemin de fer y passe sur un pont haut de 3,000 pieds. On y trouve le fameux "bosquet," où se rencontrent des arbres de 30 pieds de diamètre et de 700 pieds de hauteur: un de ces géants abattus est creux et l'on peut se promener à cheval dans l'intérieur du tronc sur une longueur de 200 pieds. On voit les fontaines jaillissantes de Sonoma, dont l'eau mêlée de sucre fait une excellente limonade, et une source d'encre indélébile. Enfin, le Lac Salé, situé à 4,000 pieds au-dessus de la mer, qui reçoit deux rivières, mais n'a pas d'issue, qui donne un gallon de sel pour quatre gallons d'eau, et dont le niveau s'est élevé de 12 pieds depuis vingt ans.»

LE JURY AMERICAIN.

Un journal américain donne une curieuse idée de la manière dont la justice est administrée chez nos voisins. Le fait que ce journal rapporte prouve surabondamment que le jury américain est tout-à-fait débonnaire.

Le héros de l'histoire est un individu du nom de Jones, de

la cité de Bloodandthunderville. Un jury ayant un jour rendu un verdict de "non coupable" en faveur d'un homme qui avait tué le séducteur de sa femme, cela donna à Jones l'idée de se venger de ses ennemis. Se souvenant qu'un nommé McMichael lui avait autrefois donné des coups de fouet, il s'en alla immédiatement le tuer. Voici sa défense lorsqu'il fut en présence du jury: «Messieurs, j'avais autrefois une femme qui m'aimait bien, mais cet infâme McMichael l'a séduite.» Il va sans dire qu'après un plaidoyer aussi éloquent il fut déchargé. Quelques temps après, Jones tua un homme qui lui avait donné un soufflet plusieurs années auparavant. Lorsque le jury l'entendit commencer par ces mots: «J'avais une sœur» il l'acquitta sans en entendre davantage. «Décidément, se dit Jones, la justice est une bonne personne» et le résultat de cette réflexion philosophique fut qu'il assassina un homme qui lui avait mesuré le dos avec sa canne. Mais Jones ne craignait rien, il avait encore des parents ou plutôt des parentes. «Ah! messieurs, dit-il aux duodecameron, avez-vous des belles-mères? Autrefois, j'en avais une que le défunt, cet infâme, cet aspic, ce serpent, ce crocodile, ce sans-cœur.....» «Non coupable» rugit le jury, sans lui laisser le temps de finir. Quelques jours après, Jones tua un autre de ses ennemis; mais il ne fut pas heureux dans sa défense et cela se comprend; car tous ses parents ayant déjà servi, ne pouvaient plus lui être d'aucun secours. «Messieurs, dit-il, j'avais un chat.....» mais les douze infatigables ne voulurent pas l'entendre davantage et refusèrent de se rendre jusqu'au chat; ils le condamnèrent.

UNE TRISTE HISTOIRE.

Il y a quelques jours, l'aristocratie new-yorkaise assistait à un mariage splendide. Ce mariage fut célébré dans l'une des premières églises de New-York. On remarqua que pendant la cérémonie le fiancé était profondément triste; mais nul n'en devina la cause. Les nouveaux époux ne passèrent ensemble que quatre ou cinq jours. Après cet espace de temps, le mari disparut après avoir brûlé un grand nombre de lettres et enlevé quelques articles de prix qui se trouvaient dans la chambre de garçon qu'il occupait avant son mariage. Maintenant ses amis mêmes ignorent où il est allé.

Mais ils ne tardèrent pas à apprendre une vérité terrible. Cet homme était marié. Sa femme et ses enfants demeuraient dans l'un des principaux hôtels de New-York, à quelques pas seulement de l'église où s'était célébré le second mariage.

Cette femme n'eut aucune difficulté à prouver ses droits. Ses enfants ainsi qu'elle-même portaient publiquement le nom de leur père. Cette femme est de plusieurs années plus âgée que son mari. Leur mariage s'était fait en secret. Cet homme la faisait vivre et la visitait très-souvent; le matin même de son second mariage, il avait eu une longue entrevue avec elle.

On peut imaginer quel coup terrible cette nouvelle a porté aux deux familles. Ce jeune homme avait été pendant plusieurs années employé au bureau du revenu de l'intérieur de N. Y., mais lors de sa fuite, il était dans une banque. Il payait annuellement \$3,000 de pension pour sa femme et ses enfants, et il ne recevait qu'un salaire de \$2,000; cependant, il n'a pas pris un sou à la banque. Ses livres sont tout-à-fait corrects.

Un jour ou deux après son mariage, il dit à un de ses amis que pendant la cérémonie même il avait un pistolet sur lui et qu'il était parfaitement décidé à se faire sauter la cervelle si quelqu'un était venu s'opposer à son mariage.

Trad. A. C.

LES BARBIERS CHINOIS.

On a fait l'histoire de la barbe et de ses vicissitudes. Tour à tour humiliée ou superbe, proscrite ou triomphante, elle a dû, esclave de la mode, en subir les caprices. Consacrés à son culte, les barbiers ont suivi sa fortune, et ce serait un long récit que celui de leur grandeur et de leur décadence.

Mais que sont les barbiers chinois? Les voyageurs en parlent à peine et les historiens les dédaignent. Sont-ils jamais arrivés jusqu'au pied du trône, et les palais du Céleste-Empire, ont-ils vu des fortunes pareilles à celle d'Olivier Ledain, le compère de Louis XI, ou de Slaghoek, ministre de Christian II, roi de Danemark? Sont-ils lestes et fringants comme le barbier espagnol, adroits et bavards comme le barbier français avant '89? L'agilité de leur rasoir n'a-t-elle d'égalé que celle de leur langue, ou bien, comme les barbiers turcs, opèrent-ils en silence, calmes et contenus comme un cadî sur son siège de justice?

Le barbier chinois n'a ni les grâces des uns ni la dignité de l'autre. Il ne va pas d'un air empressé s'acquitter de son office chez le client qui s'impatiente; il n'attend pas non plus étendu sur des coussins et le chibouck à la bouche, que les pratiques viennent au café, où il trône, réclamer ses services. Les barbiers chinois ne sont pas des personnages, et leurs allures sont plus modestes. Dès le matin, ils parcourent les rues de la ville, la sonnette à la main. Dès qu'une pratique les appelle, ils accourent muni d'un tabouret, d'une serviette, d'un bassin et d'un réchaud.

Le tabouret est installé dans la rue même, à l'endroit le plus convenable. Le patient une fois assis, l'artiste lui lave la tête, la rase s'il est nécessaire, respectant, bien entendu, la longue queue, objet sacré aux yeux des Chinois; l'office du rasoir terminé, le barbier nettoie les oreilles, peigne, découpe et perfectionne les sourcils, et brosse les épaules. Cela fait, il reçoit quelques petites pièces de cuivre, cinq liards environ, enlève son bagage et, secouant sa sonnette, part à la conquête d'autres pratiques.

A Canton, la rivière est couverte d'innombrables bateaux de tous genres et de toutes grandeurs, sur lesquels vit à demeure une population entière. C'est un moyen d'éviter l'impôt. Là, le barbier a son bateau, le plus petit, le plus exigü de tous. Sur cette espèce de coquille, il va, vient, descend, remonte, trouvant toujours un passage et filant vivement avec une grande adresse au milieu de la foule, répondant à tous les appels. Outre les soins de la tête et de la barbe, les barbiers chinois ont aussi l'habitude de chatouiller assez longuement les yeux et les oreilles de leurs pratiques. C'est, paraît-il, une véritable satisfaction pour les Chinois. Mais cet usage entraîne de graves inconvénients, et l'on doit leur attribuer les cas très-fréquents de cécité et de surdité qui se rencontrent parmi eux. C'est du moins l'opinion des chirurgiens anglais qui ont eu l'occasion de les observer.

MAURY.